

Gasconnades de chez nous

Autor(en): **Mex, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 23

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



JEAN-LOUIS

JEAN-LOUIS est le type du vrai, du pur, du bon Vaudois, avec toutes ses qualités et tous ses défauts, comme le sobriquet de Michel est la désignation de l'Allemand large et bouffi, John Bull celle de l'Anglais rubicond et ventru, Jonathan celle de l'Américain sec et long, et Marianne celle de la Française déléurée. Or, il y a quelques années, la physionomie la plus populaire de la campagne vaudoise était, non pas un Jean-Louis conventionnel, mais un Jean-Louis véritable, en chair et en os, dont les parents, en le dotant de ce nom national, prévalent sans doute la glorieuse destinée.

Né dans l'« autre » siècle, ce Jean-Louis avait très peu fréquenté l'école et je crois même que le maniement de la plume et de l'encre était demeuré pour lui un secret sur lequel il ne voulait jamais lever le voile. La plume restait à ses yeux le symbole d'un aiguillon venimeux et l'encre lui paraissait être une sombre invention de l'esprit des ténébres. Mais, cette ignorance, qui constituait sans contredit une lacune dans ses connaissances intellectuelles, ne l'empêchait pas d'être en relations suivies avec une grande partie de la population du canton et bon nombre d'habitants d'autres contrées, ceci à cause de son aptitude à déchiffrer les mystères des maladies. D'un peu partout, on l'appelait ou l'on venait à lui, car l'humanité souffrante, si elle fait moins de bruit que celle qui s'enivre de narcotiques de tous genres, n'en existe pas moins dans toute sa triste réalité.

Pour l'intelligence de cette histoire, il est nécessaire de mentionner ici le fait que notre Jean-Louis avait hérité de sa grand-mère paternelle le don exceptionnel de ressentir momentanément dans sa propre chair le mal qui affligait toute personne dont il avait l'occasion de serrer un instant les poignets dans ses mains. Si le sujet souffrait de l'estomac, des nerfs, de la bile, du foie, s'il déperissait par suite d'hydropisie ou possédait un cœur vieillot et crasseux qui lui occasionnait de mauvais moments, notre homme ressentait sur le champ les mêmes symptômes que le malade et par une affinité nerveuse extraordinaire il parvenait, assure-t-on, à déterminer le foyer exact du mal et sa nature. Il indiquait même les plantes qu'il jugeait propres à guérir la maladie ou à soulager le patient. Cependant, Jean-Louis n'avait rien de ces charlatans ou de ces fabricants de dupes, tels qu'il en existe des centaines dans le domaine de la médecine populaire. Bien qu'avec le temps sa seule occupation ne consistât plus qu'à diagnostiquer les cas de maladie les plus divers, il le faisait tout bonnement comme la chose la plus naturelle, sans chercher à s'imposer ou à spéculer sur la bourse des gens et sur la bêtise humaine, ce capital immense qui s'offre si libéralement au premier venu, à condition que celui-ci ait la langue bien pendue et qu'il sache faire les gestes voulus.

Il n'est pas de mon ressort de me prononcer sur le caractère des facultés médicales de Jean-Louis, mais je tiens de source digne de confiance que son diagnostic se révélait fréquemment plus juste que celui de disciples d'Esculape et qu'il fit des cures où d'autres, mieux outillés du point de vue scientifique, avaient échoué complètement. Quoiqu'il en soit, on ne pouvait pas lui dénier une parfaite bonne foi et sa réputation était à tel point répandue que, dans les grands caravansérails de Lausanne, des hôtes auréolés de titres nobiliaires ne dédaignaient aucunement d'avoir recours à ses conseils. J'avoue que l'apparition de cet homme timide, sans apprêt, au costume et au langage rustiques, en face d'une comtesse imposante, dans un salon au parquet ciré ou aux tapis

moelleux, à tout l'air d'un anachronisme invraisemblable. Et pourtant, la chose s'est produite plus d'une fois.

Un de nos médecins de campagne, le docteur X., un bon vivant, parfaitement sain de corps, mais que ses longues courses sur des routes poussiéreuses poussaient à chopiner parfois plus que de raison, résolut de mettre à l'épreuve Jean-Louis, lequel il tenait pour un vulgaire imposteur. Ne se connaissant personnellement ni l'un ni l'autre, X. pensait que la tentative avait bien des chances de réussir et qu'elle permettrait de confondre le donneur de bons conseils. Par un bel après-midi du mois de mai, X. se rendit à l'auberge de Ch... où, certains jours, Jean-Louis assignait rendez-vous aux personnes qui désiraient lui parler. Quand ce fut son tour de tendre les poignets, le docteur X. le fit en soupirant longuement, profondément, et en se donnant l'air langoureux d'un homme souffrant. Après avoir enserré dans ses petites mains les poignets qui se tendaient vers lui, Jean-Louis, au bout de 3-4 minutes de recueillement, déclara ceci :

— Monsieur, il ne vous manque rien ; mais, mais... il y a quelque chose quand même, écoutez-moi, vous buvez trop, cela pourrait vous jouer un mauvais tour plus tard !

Le docteur X. se retira en murmurant dans sa barbe un gros jurément qui, transcrit en langage moins grossier, avait la portée d'un compliment en l'honneur de la diagnose Jean-Louisienne !

Aimé Schabzigre.

La Patrie Suisse. — C'est un numéro très réussi que nous envoie la « Patrie Suisse » (No 942, 30 mai). Il nous apporte une quantité de choses intéressantes autant que variées : l'abbé Joseph Bovet, le compositeur fribourgeois, et son groupe choral ; la réception que la ville de Monthey a faite à M. Pierre Barman, le soir de son élection à la présidence du Grand Conseil valaisan ; la fête des costumes de la Gruyère ; le concours hippique de Genève ; la ligne aérienne du Jura, avec un avion arrivant avec 530 kilos d'or ; une monographie abondamment illustrée de la ville de Nyon ; la curieuse église de Bretonnières de beaux dessins d'Alexandre Blanchet ; M. Marconi et sa femme ; la page étrangère ; la page de mode, etc. R. T.

LE SECRET DE BELLE-MAMAN

LA plus gentille et gracieuse des nouvelles épouses plaçait l'autre jour dans les mains de son jeune et heureux mari un parapluie qui ne brillait ni par sa forme, ni par sa couleur.

Au regard quelque peu déçu de son précieux conjoint, la tendre dulcinée répond par ces mots :

— Comme tu vois, Albert, il n'est pas tant, tant beau ! mais il est pratique ; maman nous en a fait présent parce qu'il est un souvenir de famille dont la valeur est supérieure à l'apparence. Je te le confie, voyant le ciel s'assombrir et persuadée que par respect pour la bonté de maman, tu le soigneras comme la prunelle de tes yeux ! Il s'ouvre très facilement, sans la moindre difficulté et pour la fermeture un mouvement spécial suffit ! tiens ! regarde ! — tu presses à cet endroit : ainsi et ainsi !... tu vois, il est fermé ! C'est maman qui m'a enseigné cette manipulation ! ne l'oublie pas et aussi, aie bien soin de ce souvenir qui doit t'être sacré autant qu'à notre famille dont tu fais maintenant partie !

Albert n'a pas l'air enchanté de l'honneur qui lui advient, mais enroule, en le serrant fortement, l'objet qui lui est confié, le passe sous son bras, fait de tendres adieux à sa compagne et court pour vaquer à ses affaires et revenir au plus tôt !

Il n'avait pas fait cent pas que le nuage se promenant là-haut depuis un certain temps, se met en action et Albert, sans enthousiasme, déroule son riflard !

Il n'y a pas à dire, songe-t-il bientôt : les belles-mères, malgré tout ce qu'on en raconte peuvent encore avoir du bon ! Et quel cœur d'or la mienne possède !... sans son souvenir de famille, je serais actuellement dans de beaux draps, préservé seulement par un parapluie, demi-ombrelle de ma femme ou par le mien qui depuis longtemps a une baleine cassée !

Ah ! ma bonne petite femme, quelle inspiration elle a eue en me pourvoyant du « souvenir de famille ».

Albert arrive au but de sa course : il va entrer dans la banque où il a une affaire à régler ; s'apprête à fermer son parapluie et songe mouvement signalé par sa sage petite compagne elle a dit : « ainsi et ainsi » et c'est fait !

Voyons ! « Ainsi » et puis encore « ainsi », rien n'y fait ! — grand ouvert il est ; grand ouvert il reste ! — Oh ! belle-maman ! que n'avez-vous mieux étudié votre secret et surtout, que n'êtes-vous à mes côtés pour m'indiquer l'endroit exact où je devrais poser mon doigt !...

C'est à en perdre la raison, car la honte mêlée : ne viens-je pas d'entendre un passant dire à son compagnon : « En voilà un qui a dû se peiner à s'arranger avec son riflard ! » O divinités ! gens mal en point, inspire-moi donc le mouvement de bonne maman, afin que je puisse fermer mon maudit cadeau !

Albert dépasse la banque : comment y aurait-il avec cette machine ouverte ? et une fois dans le vestibule quel air aurait son parapluie baleines déployées, posé à côté du porte-pluies ? Ceux qui le verraient accomplir ce dépôt, ne le prendraient jamais pour un jeune marié, mais bien pour un pauvre détraqué.

Poursuivant sa route sans entrer à la banque, il sent la chaleur du soleil revenue, pénètre dans son abri protecteur et la sueur coule sur son visage !

Les gens penseront peut-être que je le tiens vert pour le sécher, se dit-il pour se rassurer.

Il va, revient sur ses pas, ayant à cœur l'affaire de banque et, sans avoir l'air de rien tente de nouveau le mouvement de fermeture « ainsi » et « ainsi » : « c'est fait » a dit ma petite femme se conformant à l'instruction maternelle.

Mais, c'est toujours la même chose et contentement au héros de la fable, disant : « Sésame ouvre-toi ! » je murmure dans mon désespoir « riflard de malheur, ferme-toi ! »

Il ne pleut plus ! et pourtant, sous mon parapluie grand ouvert, je me sens inondé par tout corps et des gouttes d'eau chaude coulent sur mon visage ! — Hélas ! j'en suis venu, sous les regards rieurs des passants à transpirer... et même on ne le croira pas, à pleurer de rage et de honte.

Mes essais recommencent, doublés par le désespoir : « ainsi » et « ainsi ». Oh ! belle-maman que n'êtes-vous là pour actionner votre mouvement et me sortir de la situation ridicule où je vois réduit !

Et quel bout de chemin à refaire pour atteindre mon logis ! à me voir sous cet antique et vieux parapluie courir, furieux et confus tout tour, il pourrait m'arriver de pires choses encore être questionné sur mes allures, que sais-je ?

Aussi, hâtons-nous ! courons, sans regarder à droite ni à gauche et assez vite pour que personne ne puisse se moquer de mon parapluie venu si ridicule ! Oh ! j'en juge assez par les regards amusés qui s'arrêtent sur lui et sur moi.

Ah ! oui, courons de toutes nos forces afin que ma chère petite femme puisse m'enseigner le fond le secret de belle-maman ! — Là se termine mon salut !

Et dire que l'on voit encore des êtres assez étonnés pour se plaindre des belles-mères !

Au Palais. — Un avocat cause vivement avec un collègue.

— Pardon !... pardon ! Ce n'est pas à moi qu'il faut venir dire que votre nouveau client, M. Q..., n'est qu'un escroc... Je le connais bien, moi... Je l'ai fait quitter dans le temps !

GASCONNADES DE CHEZ NOUS

LOION n'est ni Marseillais ni Gascon, mais bien Vaudois authentique et d'un caractère de tempérament, son père étant né de Rio Graubon et sa mère de Bümplitz ! Malgré toute cette pondération atavique, il sait se pincer-sans-rire à l'occasion.

Un jour, au coulage, son voisin Marc, pour l'exagération celui-là, était en train de « biffer », selon son habitude, au milieu du cercle des porteurs de lait.

— J'ai dans ma vérandah, disait-il, un tableau représentant une grappe de raisins si bien im-

que les oiseaux du jardin, volant devant le balcon, la viennent picoter à telle enseigne que les raisins disparaissent les uns après les autres.

— Il y a plus fort que ça, s'écria alors l'homme calme avec un fin sourire, je possède aussi un tableau d'une ressemblance parfaite; il représente un chien tellement bien fait que la municipalité m'a obligé de lui mettre la muselière et de payer l'impôt. Pour comble, le vétérinaire, qui était chez moi la semaine dernière, ne s'avisait-il pas de me dire à la vue du phénomène :

— Prenez garde, Loïon, cet animal va devenir enragé !

C'est comme notre ami Aloïs, en voilà un qui, loin de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler, répond toujours du tac au tac sans regarder jamais où il pose les pieds...

Il était à table chez un précôt, lorsque le maître de céans lui demanda tout à coup, au dessert, après avoir rempli les verres :

— Comment trouvez-vous, cher monsieur, le petit vin de ma treille ?

— Oh, je le connais ! s'écria l'exubérant invité.

— Et comment, vous l'aviez déjà goûté ? interroge l'amphytrion surpris.

— Parfaitement !

— Où donc ?

— Il y a un instant... dans la salade !...

A. Mex.

Explications maternelles. — Oui, Monsieur l'examinateur, mon fils doit prochainement subir l'examen du baccalauréat, mais je dois vous dire qu'il est atteint d'une sorte d'infirmité... d'une timidité exceptionnelle; il sait très bien tout ce qu'on lui demandera... mais il est si timide que... et alors...

L'examinateur, avec un sourire qui révèle autant de bonté que d'expérience :

— Et en quoi est-il particulièrement timide ?

La maman, vivement : — En grec, Monsieur !



LA MYSTÉRIEUSE VILLA

I

Le reporter Henri Hatch était assis dans le bureau directorial. Il fumait silencieusement sa pipe, attendant que l'énergique maître de la puissante Gazette de Genève ait achevé de téléphoner ses ordres au metteur en pages...

Enfin, le directeur reposa le téléphone sur sa fourche, s'épongea le front, prit sur son bureau une feuille de papier couverte de son hiéroglyphique écriture et regarda son reporter :

— Avez-vous peur des revenants ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Je ne sais pas, répondit Hatch en souriant, car je n'ai jamais eu l'occasion d'en rencontrer.

— Eh bien, je vais peut-être vous fournir cette occasion. L'affaire paraît intéressante... Il s'agit d'une maison hantée. Personne ne peut y rester. Il y arrive toutes sortes de phénomènes, on y entend des rires sataniques, des gémissements, etc. L'immeuble appartient à un M. Weston, banquier. Le mieux serait que vous alliez y faire une petite visite; cela pourrait nous faire un bon petit article pour notre numéro de dimanche. Mais n'aurez-vous pas peur ?

— Je n'ai jamais entendu dire qu'un revenant ou un fantôme ait tué quelqu'un, riposta Hatch souriant toujours. Mais si celui-ci me provoque, l'article n'en sera que plus intéressant.

...C'est ainsi — comme Hatch aimait plus tard à le raconter — que débuta une aventure sur laquelle de nombreux et passionnants mystères allaient s'assembler.

Deux heures après sa conversation avec son directeur, Hatch arrivait à la petite ville des bords du lac qui lui avait été désignée. Il trouva sans peine, à quelque distance de l'agglomération, la villa Weston. C'était une solide bâtisse à deux étages qui paraissait dater d'une soixantaine d'années; elle s'élevait sur une sorte de falaise qui

surplombait le lac et formait un petit plateau dénudé de quelques centaines de mètres carrés. De loin, le bâtiment ainsi perché et isolé était imposant, mais de plus près, il avait un air d'abandon et de décrépitude qui faisait peine.

Sans rien demander à personne, le journaliste traversa la petite ville et prit la route étroite qui montait à la falaise. Il s'attendait à trouver quelque un aux environs pour le faire visiter, mais personne n'apparut. Tout avait l'aspect mélancolique et abandonné. Les volets étaient tous fermés.

Rien ne répondit à ses vigoureux coups à la porte. Il frappa également aux volets du rez-de-chaussée sans résultat. Il fit le tour de la villa. Derrière, il trouva une autre porte à laquelle il heurta en vain, longuement... Enfin, il se décida, essaya le loquet; elle s'ouvrit. Hatch entra. Il se trouva dans une cuisine froide, humide, obscure. Après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, et avoir prêté l'oreille, il passa dans le corridor, entra dans la salle à manger, alors déserte et malsaine, mais qui avait dû être une pièce confortable et richement meublée. Le parquet de beau bois était couvert d'une épaisse couche de poussière; là encore régnait une atmosphère froide, humide, imprégnée d'une odeur de moisissure. Il n'y avait aucun meuble d'aucune sorte.

En se plaçant sur le seuil de cette salle à manger, Hatch examina l'aspect général et la disposition intérieure de la maison : A sa gauche, une porte, celle de l'office, communiquait avec la cuisine par un petit passage où l'on remarquait trois marches d'escalier.

Droit devant lui, fixée au mur se trouvait une grande glace de plus de deux mètres de hauteur et large en proportion. Une autre glace de même grandeur s'apercevait à l'autre extrémité de la pièce. De là, le reporter passa par une large porte voûtée dans la pièce voisine. C'était une seule pièce comme partagée en deux. La seconde avait dû être le salon. Il n'y avait du reste aucun meuble non plus, rien que de la poussière, deux autres glaces et une grande cheminée à l'ancienne mode. En venant de la salle à manger, la cheminée se trouvait à la gauche du visiteur, une glace droit en face de lui et une autre à sa droite.

Près de la première glace s'ouvrait un passage qui avait dû autrefois se fermer par une porte à glissières. Par là, Hatch arriva dans le grand salon de réception de la villa. Ensuite, à sa droite, venait le grand hall relié au grand salon par une large porte. Plus loin, on apercevait les premières marches d'un large escalier conduisant à l'étage supérieur. Le journaliste avisa tout à coup à sa gauche une porte close. Il en essaya le loquet qui céda. C'était une vaste chambre, sans doute la bibliothèque de la villa. On y sentait encore l'odeur du livre et des reliures en cuir, mais il n'y avait plus rien, pas même des glaces.

Enfin, il y avait encore au rez-de-chaussée deux pièces, salons ou chambres de repos, mais impitoyablement vides aussi, sauf de poussière.

Hatch monta au premier : il n'aperçut rien de particulier dans les six chambres qui le composaient. Elles étaient vides, mais là encore plusieurs grandes glaces témoignaient du goût dominant des anciens occupants. Il examina leur disposition avec grand soin, de sorte qu'il pût désormais dessiner par cœur le plan de toute la maison et s'y retrouver par l'obscurité la plus complète. Il ne savait pas si ce serait jamais nécessaire, mais il aimait à prendre ses précautions.

Il ressortit, traversa la cour et entra tout aussi aisément dans le bâtiment annexe qui contenait les dépendances. Au premier étage, des chambres de domestiques et, au-dessous, des remises. Cette construction était évidemment plus récente que la villa elle-même. Rien n'avait l'air d'avoir été touché depuis plusieurs années...

« Il n'y a pas là de quoi faire peur à âme qui vive », songeait l'envoyé de la Gazette de Genève en redescendant au village, « mais que faire ? »

Il décida de s'enquérir de l'histoire des fantômes et de revenir, à la nuit, à la villa inhabitée. Il ne chercha pas longtemps : la police de ces petites villes — où tout le monde connaît tout le monde et son chien — est un excellent bureau de renseignements gratuits pour les journalistes.

Hatch trouva un bon vieux brigadier d'une soixantaine d'années qui savait par cœur tous les potins, tous les commérages, toutes les légendes de l'endroit.

Ce brave homme, tout fier de représenter l'autorité dans le cercle étroit qui était commis à sa garde, causa très longuement et familièrement avec l'homme qui avait pour lui le prestige sans égal d'écrire dans les journaux. Il lui ouvrit son cœur avec un plaisir évident, et Hatch n'eut qu'à glaner ce qui lui parut le moins indigne d'attention parmi les récits plus ou moins confus et les digressions verbeuses de l'excellent policier.

(A suivre). Jacques Futrelle et Michel Epuy.

Théâtre Lumen. — Au nouveau programme de cette semaine du Théâtre Lumen, deux vedettes aimées du public: Buster Keaton, le célèbre comique américain dans sa dernière création **Sportif par amour**, une heure et demie de fou-rire et Jackie Coogan dans une de ses plus touchantes créations à ce jour **Mon gosse** - comédie dramatique. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 10 juin, matinée dès 14 h. 30.

Royal Biograph. — Durant cette semaine, la Direction du Royal Biograph présentera deux programmes absolument différents: vendredi 8, samedi 9 et dimanche 10 juin, en matinée et en soirée, avec matinée dimanche dès 14 h. 30: **La Rue des Femmes à Alger**, un sensationnel film de mœurs cosmopolites, tiré du célèbre livre d'Albert Londres « Sur le chemin de Buenos-Ayres » et dont l'action a été tournée à Alger. Dès lundi 11, mardi 12, mercredi 13 et jeudi 14 juin, en matinée et en soirée Po'la Negri dans une de ses dernières créations **Les fils barbelés**, grand film dramatique moderne. Au même programme, Richard Dix dans **Par ici la sortie!**

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Achetez vos chemises chez le spécialiste

DODILLE

Rue Haldimand LAUSANNE

CAMPAGNARDS! faites l'emploi du **CRESYL STANDARD**

le plus puissant désinfectant

AGRICULTURE — VITICULTURE
ELEVAGE — HORTICULTURE

SEUL FOURNISSEUR A LAUSANNE
R. GRUAZ, 31, St-Laurent, 31

Demandez Prospectus et prix

Café-Restaurant de la Gare OUCHY

Spécialités de filets de perches. — Fritures.

J. ROUGEMONT, chef de cuisine

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.